JOSÉ GONÇALVES

plus fort la vie !



La voiture qui dérape, un choc violent... José reprend conscience: il sait qu'il ne marchera plus jamais. Il a vingt ans. De ce handicap, il va faire la chance de sa vie. Jour après jour il réapprend à vivre – non pas comme avant, mais mieux qu'avant. Parachute, parapente, pilotage... il s'est lancé dans l'aventure. Passionné de la mer, il a traversé l'Atlantique. Son histoire, son sourire et sa force sont une formidable leçon de vie et d'espoir.

document

FIXOT

PLUS FORT LA VIE !

8° Z
58366

860386

96

José Gonçalves

PLUS FORT LA VIE !

document

avec la collaboration de
Jean-Louis Degaudenzi

FIXOT

1402

DL-04091990-24017

© Fixot, 1990.



A ma grand-mère.

Pour mes amis contrebandiers qui m'ont tiré d'un mauvais pas.

Et pour Nicole.

Je tiens à remercier chaleureusement mon ami Bruno Fuchs sans lequel ce livre n'aurait pas vu le jour.

Que tous ceux qui m'ont soigné, épaulé, aidé à comprendre qu'il y a des portes qu'il faut ouvrir dans la vie, et m'ont soutenu, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

– Mes jambes !

En émergeant du KO mou et profond de l'anesthésie, au fond de cette chambre toute blanche et inondée de soleil à l'Unité des soins intensifs de la Pitié-Salpêtrière, c'est la première chose qui flashe dans ma tête.

– Qu'ont-ils fait de mes jambes ?

Ai-je crié ? Peut-être. Ou bien cette horrible interrogation n'a-t-elle jamais résonné que pour moi seul entre les parois endolories de mon crâne ?

Mon corps meurtri, concassé de toutes parts après l'accident, les drogues et l'interminable opération que je viens de subir, je le sens jusqu'au niveau de la taille. Quelques centimètres en dessous de l'estomac. Au-delà, c'est l'absence. Plus rien.

Une évidence à laquelle, dans la vie de tous les jours, tu ne prends pas garde. On est tellement coutumier de sa propre peau, de son intégrité physiologique. Les extrémités inférieures, pieds, genoux, cuisses et puis l'ensemble du bassin, c'est ce qui s'éveille en premier quand on refait surface. Délire engendré par le choc opératoire ou sinistre prémonition, une terreur folle, animale, s'empare de moi. Et s'ils avaient été obligés de m'amputer !

Vérifier. Vite. Sur-le-champ. M'en assurer sans attendre. Porter mes mains le long de moi-même, ou ce qu'il en reste, pour avoir la certitude que je suis toujours entier...

C'est impossible. Mes deux bras sont immobilisés par les systèmes inextricables des tuyaux de transfusions, des attelles et autres sangles thérapeutiques.

Une onde de douleur me brûle le dos quand je parviens, au prix d'efforts inhumains, à soulever enfin ma tête pour regarder vers le bas de mon lit. Je respire ! On ne m'a pas coupé les jambes. Elles sont toujours là, parallèles, reposant sous la toile un peu rèche des draps. Réelles, bien présentes, mais dramatiquement étrangères.

J'essaie de bouger. La tentative m'arrache presque un hurlement. Le moindre mouvement déverse en moi des torrents de douleur. Un milliard d'aiguilles chauffées à blanc me traversent les chairs. Je n'ai plus une cellule intacte. Jamais je n'ai connu cela de ma vie. Cette prise de conscience subite que ce n'est plus exactement à toi-même que tu appartiens, mais à cette souffrance autonome qui vient de s'éveiller en toi en même temps que le cerveau.

Ma nuque est très lourde. Mon dos est comme un métal en fusion. On a dû m'opérer là. Le choc a porté sur ma colonne vertébrale. Foutue. Et le reste avec comme si on avait brisé l'échafaudage.

De retour du bloc opératoire, on m'a installé sur un matelas spécial, un *alternating* à bourrelets sinusoïdaux qui se gonflent et se dégonflent selon les mouvements du malade. Ça évite les escarres. J'ai l'impression de reposer sur un lit de cailloux en migration ininterrompue !

Péniblement je force mes yeux à faire le tour de la pièce où je suis en train de reprendre connaissance. Une chambre d'hôpital tout venant, pas différente de milliers

d'autres. L'armoire encastrée fermée par un soufflet. Une chaise de plastique terne et fatiguée. La table spéciale sur la gauche de mon lit avec les instruments métalliques et barbares réservés au service. Une télé vieillotte et muette dans un coin. La porte des sanitaires entrouverte. Dans ce décor, même le soleil a l'air artificiel. Je reviens seul à la vie. Dans l'anonymat.

Pas vraiment tout de même. A mon chevet, dans un vase bon marché – encore un truc de la maison –, il y a trois brins de muguet. Eux ne sont pas d'ici. Milena, qui ne m'a quitté ni des yeux ni du cœur pendant mon transfert et toute l'opération, n'a pas oublié le 1er mai.

Je réalise. Cela fait au moins deux jours que je suis là.

J'ai mal.

J'ai peur.

Ces aiguilles de braise vive qui me harcèlent de partout, mais pas dans les jambes.

Ce cauchemar concret d'habiter pour toujours quelqu'un d'autre, de savoir, de me résigner déjà.

J'écoute ma propre voix venue de mon passé, si proche et tellement lointain à la fois, me dire, à moi-même, à ce que je suis devenu :

– TU NE MARCHERAS PLUS JAMAIS.

Prudente, douloureuse, ma mémoire entreprend de reconstituer le drame.

C'était trois jours plus tôt à peine. Le 28 avril 1977. Moins d'une centaine d'heures, une broutille, et pourtant l'éternité. Le trou noir, la cassure irrémédiable dans mon destin. La frontière que je ne repasserai jamais dans l'autre sens.

16 heures, peut-être un peu plus. Il fait un merveilleux printemps qui a subitement éclaté, alors qu'on ne l'attendait plus vraiment, après les grisailles et les crachins de l'hiver, qui n'en finissait pas. Un soleil tout neuf éclabousse la campagne comme je quitte Troyes, cet après-midi là, au volant de mon petit Citroën C 35.

Les champs, les haies, les bosquets de jeunes chênes et de peupliers verdoient de chaque côté de la route qui file allègrement sous mes roues. Le monde entier revit jusqu'au dernier brin d'herbe. Le ciel est plein bleu à l'infini de la plaine de Champagne.

La routine. Une livraison à effectuer à Fralignes, un petit bourg tranquille et accueillant à une trentaine de kilomètres en dehors de la ville. Une gentille petite commande. Les cultivateurs de la région ont choisi de se

grouper pour faire chez nous leurs achats de poisson. Madame Ley, une des fermières, m'attend à 17 heures chez elle. Elle réceptionnera le stock qui sera ensuite réparti selon les besoins de chacun.

Les fermes, dans la région, sont plutôt dispersées. C'est un bon système qui arrange tout le monde et me fait gagner du temps. Parce que le temps, c'est ce qui manque le plus dans ce métier. Entre les approvisionnements, la clientèle et les livraisons, on se tape à la poissonnerie de douze à quinze heures quotidiennes. On est perpétuellement sur la brèche et il ne faut pas compter sur le week-end pour se reposer. Le samedi et le dimanche sont nos jours de pointe, à nous.

Coup d'œil machinal au petit réveil du tableau de bord. Comme toujours, ça ne change pas, je suis limite si je veux être à l'heure à mon rendez-vous avec madame Ley. Un client de dernière minute m'a retenu au magasin. Enfin, j'ai l'habitude. J'y serai.

Ce boulot est dur, exigeant, mais il me plaît. J'aime cette activité physique parfois épuisante et le contact humain. Il fait beau. La vie est formidable. Moi, José, le petit émigré portugais qui ne connaissait pas un traître mot de français en débarquant ici, il y a sept ans, j'ai trouvé une place au soleil. Je dévore chaque minute qui se présente à moi. J'ai la pêche, comme on dit. Il y a dans ma vie un visage de femme pour lequel j'abattrais des montagnes. Et dans un mois, j'aurais vingt ans.

Le camion roule bien. A Bourguignons, je quitte la nationale qui va sur Dijon et j'oblique à gauche. Pour atteindre Fralignes, il faut passer la Seine sur un vieux pont moussu puis emprunter la départementale 49 qui sinue, entre champs et bois, jusqu'au lac de la forêt d'Orient. Malgré mon retard, et bien que je connaisse

cette route par cœur, je mets la pédale douce. La voie est étroite, resserrée entre deux murs de terre comme un vrai chemin creux de campagne et la visibilité en bien des endroits incertaine.

Comme à chaque fois, il me vient l'idée que s'il débouchait en face de moi un bahut de mon envergure, on aurait du mal à se croiser...

Que s'est-il passé ? Pourquoi ? Comment l'irréparable s'est-il produit ? Ce qui fait qu'une vie bascule et que rien ne sera désormais comme avant ?

Je viens de quitter la petite forêt qui descend vers le village de Bourguignons pour déboucher sur les champs au-delà. Je suis presque rendu. Trop volumineuse ou mal chargée, la caisse isotherme contenant le stock de poisson a-t-elle, à la sortie d'un virage, déséquilibré le C 35 ? Ai-je commis, malgré mon expérience des lieux et du camion, une faute quelconque ?

Je ne serai jamais à même de répondre à ces questions. Il n'y a rien de plus stupide, de plus inexplicable, que les accidents où rien ni personne n'est vraiment tout à fait responsable.

Sans prévenir, le paysage qui défilait de part et d'autre du camion s'est arrêté sur image. Un choc soudain, colossal, me bloque brièvement toutes les fonctions vitales. L'avant du C 35 vient de percuter l'accotement de terre et de cailloux. J'ai fermé les yeux, et, par je ne sais quel réflexe inutile et stupéfiant, crispé ma main droite sur une vareuse jetée sur le siège à mon côté.

Il y a eu un autre choc. Différent du premier. Je suis en apesanteur. Une microseconde ou une éternité de vide absolu. J'attends, pétrifié, le raz de marée de souffrance qui va me submerger. Sans peur ni crainte. Étonnamment résigné. Roulé en boule. Est-ce que c'est ça la mort ? Je ne me pose même pas la question.

Un brouillard pourpre explose derrière mes paupières closes. Je devine les mille éclats de verre du pare-brise que j'ai traversé, projectile humain et désarticulé, pour voler des mètres et des mètres plus loin, dans le champ en contrebas.

Je vois, j'entends, j'imagine peut-être, le camion qui poursuit seul sa course, s'emballe en travers de la route étroite, s'énerve comme un fauve qui essaierait de s'arracher à un piège mortel, hurle de toutes ses tôles, mord l'autre côté de la route et finit par se renverser plus loin, dans le champ opposé, hors de ma vue. La caisse isotherme s'est écrasée sur le bord de la chaussée. J'entends distinctement la glace pilée qui s'éparpille et le poisson qui glisse dans la poussière avec un bruit mou.

Tu as cassé ton bahut ! Tu as gâché ta marchandise ! Je pense à mon travail avant d'avoir mal, de me demander ce qui m'est arrivé, à moi, à mon corps. Je suis tombé sur le dos. Je n'ai pas ressenti de troisième choc. Peut-être ai-je été une infime seconde inconscient, complètement largué, mort.

J'esquisse un mouvement pour essayer de me redresser.

Des milliers de volts venus de partout, un déchirement qui a le goût du sang et du métal. Subite, tétanisante, la douleur me terrasse. Je retombe sur le dos, le souffle coupé court par les ondes du mal qui se répercutent dans toute ma chair. Seules, mes jambes ne souffrent pas. J'ai l'impression curieuse, un peu bête, qu'elles se sont changées en bouées, qu'elles flottent loin, très loin de moi.

Je souffre à hurler. Je hurle.

– Au secours ! A l'aide !

Qui aurait pu m'entendre ? Il ne passe presque jamais personne sur cette route de campagne. Je l'ai assez fréquentée pour le savoir. Mal. J'ai de plus en plus de mal.

Mes mains agrippent les jeunes pousses de colza du champ dans lequel je suis tombé. De rage et de désespoir. La terre est glaciale. Je sens le froid. Le printemps ne vient plus jusqu'à moi. Des cailloux me déchirent le dos. Je suis incapable de chercher une position moins insupportable.

Mes yeux essaient de s'accrocher à quelque chose au ciel, par-dessus moi. Impossible. Son bleu sans nuance me fait mal. On ne voit pas vraiment des étoiles avant de mourir.

Parce que je vais crever. Je le sais. Je pense à ma vieille grand-mère, celle qui m'a élevé, qui m'a donné quand j'étais gosse le goût de me battre, de vivre, de tout mettre en œuvre pour devenir quelqu'un. Elle s'est éteinte il y a quelques semaines au Portugal. Je pense aussi à Antonio, mon copain d'enfance, qui est mort dans un accident de la route. Un calme étrange s'empare de moi. J'ai soudain chaud dans tout le corps. Je vais vous rejoindre, je me dis. C'est la fin. C'est aussi simple que cela. Je suis tranquille d'un seul coup. Je regarde sereinement ma propre mort.

Je suis parvenu à lire l'heure sur ma montre : 17 h 30. Il faut que je parte en règle. Au prix d'une terrible souffrance, ma main droite croche ma vareuse, près de moi, celle que j'ai inexplicablement tenu à emporter lorsque j'ai été éjecté. Je comprends pourquoi maintenant. J'ai dedans un bon de livraison avec mon nom, l'adresse de la poissonnerie. Je le dépose à côté, dans le colza en herbe. Ainsi, quand on me découvrira, on saura qui je suis, qui avertir.

Un lointain ronronnement. Non, je n'ai pas rêvé ! Ce n'est pas une hallucination due à mon état. J'entends distinctement le moteur d'une voiture qui se rapproche. J'ai peut-être une chance ! Un cultivateur du coin qui se rend

dans un de ses champs éloignés. Un type qui passe par là. N'importe qui pourvu qu'il me trouve. Madame Ley, pourquoi pas, inquiète ou tout simplement furieuse de ne pas m'avoir vu arriver...

Un espoir immense m'envahit. Sans penser qu'on ne peut pas m'entendre depuis une automobile en marche, j'appelle encore et encore à l'aide.

Peine perdue. L'effort a encore accru cette saloperie de douleur qui me cloue au sol. La voiture est passée à quelques mètres de moi et a poursuivi son chemin. Tout juste ralenti. Ils n'ont pas vu, pas voulu voir, le camion échoué de l'autre côté du talus, le caisson isotherme renversé et les poissons éparpillés sur le macadam. Je me souviens avoir lu que des gens ont parfois laissé crever des blessés au bord d'une route perdue. Salauds ! Aujourd'hui, le moribond, c'est moi.

– Doucement ! Allez-y sans heurt ! Il est mal en point !

J'ai dû m'évanouir. Il m'a semblé que je rêvais que je me vidais de tout mon sang. Je savais qu'il n'y avait rien à faire et j'avais peur. Pas vraiment pour moi puisque je m'étais résigné, c'était fini. Pour ceux qui restaient et que ma mort allait embarrasser. Pour Milena que j'aimais d'amour. Je ne me souviens plus.

C'est un pompier qui vient de parler. Je le vois de très loin, depuis le centre de la Terre, en contre-plongée, immense, la tête au ciel. Il me dit de ne pas m'en faire, que tout va se passer très bien, qu'on va me sortir de là.

Mon mal, anesthésié par la perte de connaissance, revient en force. Un type d'un certain âge, avec des bottes de caoutchouc et une salopette de toile bleue, s'accroupit

près de moi et me prend la main. Je la serre de toutes les forces qui me restent.

– Me lâchez pas ! je supplie. Surtout, me lâchez pas !

Il me semble que cet homme que je n'ai jamais vu, que je ne connais pas, est envoyé par le ciel. Je délire. Si j'arrive à retenir sa grosse main dans la mienne, à m'y raccrocher envers et contre tout, il me reste encore une chance. Je vivrai. Je me tirerai d'affaire. Je redeviendrai même peut-être comme avant. Ce n'est qu'un sale cauchemar. Cet homme est envoyé par Dieu pour me réveiller.

Cette main, je m'y cramponne. Ça m'arrache des larmes de douleur mais je la crispe encore de toute ma pauvre volonté lorsque les pompiers, à trois ou quatre, entreprennent de me transporter. Je hurle au moindre mouvement qu'ils font pour essayer de me soulever du sol. Ne me touchez pas ! Vous êtes en train de me tuer !

Ils se concertent. Je crois entendre, dans l'inconscience fiévreuse où je suis retombé, que je suis encore plus amoché qu'ils le pensent. C'est la souffrance, à nouveau portée au paroxysme, qui me permet de me rendre compte qu'ils sont en train de m'immobiliser dans une sorte de coquille gonflable. J'ai toujours mal, très mal, mais ils parviennent à m'arracher du champ, à me transporter jusqu'à la route.

Moteur au ralenti, une ambulance attend. On me charge à l'arrière. J'ai de la peine à mouvoir ma nuque. J'entrevois pourtant le caisson isotherme, les poissons renversés et, plus loin, émergeant d'une plantation de petits sapins, mon camion hors d'usage, les roues en l'air...

Madame Ley est là. C'est elle, je l'ai su plus tard, qui est passée tout à l'heure en voiture, sans s'arrêter. Elle s'était inquiétée de mon retard et venait à ma rencontre. En voyant le carnage, elle a tout de suite compris. Sans prendre la peine de stopper, elle a foncé chercher des secours.

Ils filent vers Troyes, vers l'hôpital. Prisonnier de ma coquille, rivé à l'horizontale, je vois défiler le paysage de tout à l'heure comme un film à l'envers. Je geins au moindre chaos. J'entends le pompier qui demande au chauffeur de conduire avec le plus de souplesse possible.

Jonction avec le Samu à quelques kilomètres de là, au milieu d'un village que j'ai l'impression de ne pas reconnaître. On me transporte. La douleur redouble, avec mon dos pour épicentre. Je supplie :

– Ne me bougez pas ! J'ai trop mal !

Un interne m'injecte quelque chose. Enfin des soins. Des calmants. D'autres mots pour me mettre en confiance. Le véhicule du Samu entre en contact radio avec le service des urgences à Troyes. J'entends grésiller la radio et le premier constat des spécialistes tombe comme un couperet, dans un langage impersonnel et barbare :

– Nous semblons en présence d'une fracture du rachis.

Ça ne veut sûrement rien dire de bon. Une nausée me submerge. Prisonnier dans ma coquille, incapable du moindre geste, je vomis sur moi. Je voudrais m'excuser, faire quelque chose. Rassurant et rompu à toutes les situations, l'interne me répète d'éviter toute agitation. De me laisser faire. Il m'installe une sonde dans le nez pour que l'estomac se vide sans dommage.

Il faut que je les avertisse. Sans faute. Comment sauraient-ils ? Je leur dis, avec l'impression d'entendre de très loin ma propre voix déformée, complètement diluée par tout ce qu'ils m'ont administré et le mal sournois qui rampe toujours le long de mes nerfs :

– Si... si vous voyez une voiture, une Mercedes, qui vient en sens inverse et qui fait des appels de phares, arrêtez, je vous en prie. C'est mon patron. Il vient aux nouvelles. Si vous ne le rencontrez pas, téléphonez à la poissonnerie, pour prévenir.

J'ai peur de me retrouver seul. Manipulé par tous ces étrangers. Je ne pense plus à mourir. Mais je suis plus impuissant, plus vulnérable qu'un bébé, prisonnier dans cette coquille d'air et de caoutchouc. Celui qui me tenait la main, là-bas, est resté au bord du champ. Ils l'ont éloigné de moi. Il gênait les manœuvres.

– Ne vous agitez pas !

Cinq, six blouses blanches, peut-être plus, se déploient autour de la civière lorsqu'on me débarque. Efficaces. Visages fermés sur eux-mêmes. Concentrés sur les gestes à faire.

J'aperçois sur la droite, maintenus à distance par le ballet des professionnels, ma patronne et Gérard, un collègue de travail. Leurs regards effrayés me cherchent. Ils ont l'air de ne pas savoir comment être utiles. Je le vois aux gestes qu'ils aimeraient faire dans ma direction et qui leur restent, impossibles et stupides, au bout des bras. Aux mots d'inquiétude ou d'encouragement qu'ils me destinent et qui ne sortent pas de leur bouche stupéfaite. Je le sentais. Maintenant j'en suis sûr. Je suis salement amoché. J'aimerais pouvoir leur dire ne pas s'en faire. Ils sont trop loin.

La nouvelle directive qui tombe à l'instant me le confirme ; je suis un cas désespéré.

– OK, a dit quelqu'un. C'est arrangé. On les a eus au téléphone. On le dirige sur Paris pour l'opération.

Il faut que ce soit grave. Encore plus que je pouvais l'imaginer pour qu'ils aient pris une décision pareille. Les hôpitaux de Paris, pour moi, pour plein de gens de province, c'est le dernier recours. On y va sur recommandation ultime. Pour y mourir. Il faut être au bout du bout du rouleau pour y avoir droit. Un droit pas mal empoisonné, je pense, avec, au fond de la langue, inaudible pour ce qui m'entoure, une sorte de mauvais rire de dépit.

Le conditionnement médical qu'ils m'ont fait subir, le « shoot » comme ils disaient entre eux dans leur radio, m'éloigne de plus en plus de moi-même. Je m'enfonce dans de l'ouate grise où flottent, cette fois, de curieuses étoiles. Il me semble que je me regarde partir, sur une route qui n'en est pas une, m'en aller, devenir de plus en plus infime, minuscule, inexistant, jusqu'à n'être plus qu'un point englouti à son tour par le vide. Un ronronnement de moteur, sourd et régulier, m'accompagne. Je ne souffre plus vraiment. Je suis de plus en plus détaché de mon corps. De mon sort. Je suis croyant et pourtant il ne me vient même pas à l'esprit et aux lèvres de prier.

De nouveau, j'ai pensé à ma grand-mère. A mon pote Antonio. A ceux qui sont déjà partis. Arrivés. Et à ceux qui restent. A celle que j'aime. Je leur ai bêtement demandé pardon de m'enfuir comme ça.

Je me suis réveillé trois jours plus tard.

Personne ne m'a encore parlé, rassuré ou mis en face de la réalité qui m'attend. Je ne suis toujours pas certain d'en avoir moi-même tout à fait conscience. Pourtant, je sais, quelque chose en moi ne peut pas l'ignorer, que mes jambes ne fonctionneront plus jamais.

Le reste du monde n'a pas changé.

Dans un mois, j'aurais toujours vingt ans.

Je ne sais pas comment sont les autres.

Moi, avant le drame, je n'avais jamais été quelqu'un qui regardait en arrière. Peut-être parce que j'étais jeune et que j'avais la vie devant moi. Pas derrière. Peut-être parce que je m'étais, à treize ans, à l'âge où tout est rectiligne pour la plupart des autres, retrouvé à cheval entre deux pays. Qu'il m'avait fallu faire ma place, aller de l'avant, m'intégrer. Sans doute parce que j'avais trouvé ma voie, que j'étais tourné en bloc vers l'avenir. Peut-être tout simplement parce que c'était dans mon caractère de foncer vers demain à cent à l'heure.

Et puis, ce fatal jour d'avril 1977, tout a déraillé. Sur cette route de Champagne, j'avais rendez-vous avec un autre destin. Je n'y étais pas préparé. J'ai dû recommencer, autrement, dans mon corps, dans ma tête. Au fond de mon lit d'hôpital, mon enfance, souvenirs et absences, ombres et lumières, joies et coups du sort, est revenue en rafales.

Ribeira, mon village natal, a refait surface dans ma mémoire. Un hameau dans les oliviers et les arpents de vigne de la région de Porto. La terre ocre des champs qui tire sur le gris l'hiver et ressemble en été à de l'or mat. Le

soleil sur les collines brûlées qui aspirent à la pluie. Les cailloux sur le chemin de l'école. Les chênes de là-bas, argentés et bruissants dans la brise qui vient depuis la mer mourir doucement jusque chez nous. Et moi, gamin, poussant de l'aiguillon notre unique vache vers l'herbe rêche du pré derrière le village, concassant le maïs pour le pain et la soupe, chassant à coups de pierre le petit lézard gris des murets qui ne nous avait rien fait, à moi et à mes petits copains, mais que nous poursuivions quand même avec l'inimaginable cruauté de l'enfance.

Je vivais chez ma grand-mère paternelle avec mes deux tantes, les sœurs de mon père. Ce dernier, je ne me souvenais pas du tout de lui. Il était parti travailler au Brésil quand j'étais encore enfant et n'était jamais revenu. Je me demandais parfois, comme bien des enfants séparés très jeunes de leurs parents, s'il avait vraiment existé. Ma mère vivait dans un village assez lointain, avec mon frère Baptiste. Et je ne la voyais que rarement.

Nous étions des gens modestes. Mais c'était le lot de tout le monde dans la région. Il fallait aller en ville pour voir des bourgeois, des gens riches. Ils représentaient pour nous un autre monde. Un univers où les gosses avaient de vraies chaussures de cuir, buvaient du lait tous les matins et mangeaient de la viande entière qui ne flottait pas, en tout petits morceaux, dans la soupe.

Nous n'avions pas grand-chose mais je me souviens que nous en étions contents, que nous vivions heureux. C'est peut-être ma mémoire qui embellit les choses. Peut-être que je me fais du cinéma. Qu'en grandissant, cette vie humble et frugale, je me serais mis à la haïr. Que je me serais révolté. Je ne peux pas le dire. Je me souviens simplement que j'ai été un gosse heureux.

Nous vivions de la terre. Ma grand-mère et mes tantes